

LE PÈRE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an 6	REDACTION & ADMINISTRATION 15 Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an 8 »
	Six mois 3			Six mois 4 »
	Trois mois 1 50			Trois mois 2 »

L'Assistance publique ET SES CRIMES

GRÈVE DES CARRIERS A TRÉLAZÉ



Caverne de Brigands !

Cette garce d'Assistance publique a été remise sur le tapis, ces dernières semaines.

Et dam, ce n'est pas de la pâte de guimauve qu'on lui a administré.

Fichtre non !

On lui en a envoyé de toutes les couleurs : on lui a seriné qu'en fait de secours elle n'en aboule qu'aux amis recommandés — et qui n'en ont pas besoin — et, qu'à bien voir, les seuls types réellement assistés sont les gratte-papiers et toute la kyrielle d'employés de son administration ; on lui a prouvé qu'au lieu d'empêcher les mistouffiers de crever la faim et au lieu de soigner les malades elle prend plaisir à voir pâtir et crampser les uns et les autres.

Oh mais, cette maudite institution ne s'est pas effarouché parce qu'on l'a agonisé de sottises.

Elle y est habituée et elle s'en fout !
Jamais on ne lui a servi autre chose, — car jamais elle n'a mérité autre chose.

Toutes les malédictions qu'on peut lui cracher laissent froide et glissent sur elle comme un glaviau sur la peau d'un crocodile.

Qu'est-ce que ça peut lui fiche ?

Ce n'est pas les aboiements réunis de toute la presse, — en supposant que les quotidiens se mettraient tous contre elle, sans distinction d'opinion, — qui vont la faire changer de système.

L'Assistance publique est une administration.

C'est tout dire !

Elle est donc quelque chose de plus immuable qu'une borne et de plus sourd qu'un pot.

Une administration en fait toujours à sa guise, — sans se soucier des critiques, — et plus encore que tout autre, l'Assistance publique agit ainsi.

C'est une mécanique impersonnelle !

Si vous voulez dénicher le responsable d'une dégoûtation commise par cette charogne d'institution, vous perdez votre temps : les ronds de cuir de la boîte se renvoient les responsabilités comme une balle ; chacun se décharge sur son voisin et vous ne voyez jamais le bout de la fumisterie.

Le directeur de la turne lui-même, malgré

la cinquantaine de mille balles que lui vaut sa sinécure, ne peut pas être atteint par les responsabilités : il se lave les pattes de tout ce qui arrive et, si on le poussait à bout, il se déchargerait sur les bureaux de son administration.

—o—

Que ça soit ainsi, y a rien d'épatant.

L'Assistance publique fait son métier d'administration.

Mais que le populo endure ça avec une patience d'ostrogoths, voilà qui me dépasse !

Si nous sommes si bonasses, ça vient un brin de ce que nous ne nous rendons pas un compte exact du vrai but que poursuit une institution du calibre de l'Assistance publique.

Nous coupons dans son rôle de secouruse du pauvre monde et, au lieu d'incriminer ses mauvaises institutions, nous ne nous plaignons que de son mauvais fonctionnement :

Ainsi, si elle laisse une pauvre bougresse accoucher avenue Victoria, juste en face de sa baraque centrale ;

Si elle fait revenir dix fois une malheureuse pour lui abouler une pièce de quarante sous ou de cent sous ;

Si, quand la dèche noire s'est abattue sur une maisonnée, elle n'arrive que pour organiser les funérailles des suicidés,

Nous rouspétons, — non contre le principe de l'Assistance, — mais uniquement contre

la complication de ses rouages et il ne nous vient pas à l'idée que les horreurs contre lesquelles nous récriminons soient la conséquence logique de l'existence de cette garce d'administration.

C'est pourtant ce qui est !

Il se peut que l'Assistance publique ait été inventée dans une bonne intention, mais elle a vivement dérivé et est devenue juste l'opposé de ce qu'elle semble être.

Elle n'est pas une institution qui diminue la misère, — peu ou prou, — ou qui s'efforce à la diminuer; mais bien une saloperie qui l'augmente et l'accroît, tant et plus.

En effet, quel est son rôle ?

Il semble qu'il consiste à être l'intermédiaire entre des types qui, au moment de casser leur pipe, ont voulu que la belle galette chapardée de leur vivant fasse retour à sa source : revienne au populo.

S'acquitte-t-elle de cette répartition avec plus ou moins d'adresse ?

Foutre non !

Ce qu'elle cherche toujours, — et ce à quoi elle parvient — c'est à distribuer le moins possible des magots qui lui sont aboulés.

Elle thésaurise ! Elle accumule !

Et ainsi, elle arrive à son but criminel : accroître la misère qu'elle semble avoir pour fonction d'amoindrir.

—o—

Si on pouvait faire le total des millions que possède l'Assistance publique, à Paris, on arriverait à des chiffres colossaux.

Or, que fait-on de cette charibottée de pi-caillons ? Rien !

L'administration touche ses revenus, graisse la patte à ses employés, puis — quand on a le temps, — quelques problématiques secours sont distribués de ci de là.

L'Assistance publique possède des immeubles à Paris, des maisons à la campagne. Qu'en fait-elle ? Y loge-t-elle des purotins ? Je t'en fous !

La plupart de ces turnes sont inhabitées, restent à rien faire.

Et de tout ceci je conclus que si les donateurs qui font de riches cadeaux à cette garce d'institution distribuaient leur belle galette, à l'aveuglette, donnant au premier venu qui leur semblerait nécessaire, ils auraient au moins la satisfaction d'avoir distribué leur fortune.

Mais voilà, ça ne se fait pas..., parce qu'un tel gaspillage porterait atteinte aux bases sociales : le populo ne manquerait pas de conclure que, pour qu'un tel restitue sa fortune, il faut qu'il l'ait volée...

Et cet exemple lui ouvrirait les quinquets : mis sur la piste, il éplucherait les origines de la fortune des autres richards et, de fil en aiguille, verrait que partout y a que rapines et voleries.

En faisant les choses administrativement, les richards qui ont un revenez-y et veulent faire un tantinet de restitution, satisfont à leurs désirs et, en même temps, ils ne donnent pas de croc-en-jambe à la vieille société.

—o—

Et fichtre, y a pas qu'à Paris que l'Assistance publique est une immonde accapareuse : c'est kif-kif à Lyon !

Les hospices de Lyon sont colossalement riches : ils possèdent je ne sais combien de millions ! Tout un quartier de la ville leur appartient, — sans compter les ressources qu'ils ont par ailleurs.

Comme vous le voyez, les bons bougres, ce n'est pas de la petite bière !

Si on répartissait entre tous les purotins de Lyon, — ceux qui sont inscrits à l'Assistance, — les revenus des Hospices, chacun palperait une petite rente qui, lui permettrait de vivre.

Mais alors que deviendraient les sangsues des Hospices ?

Des purotins ?

Les salauds font semblant de le craindre et c'est pourquoi ils se donnent la grosse

part : ils gardent les rentes pour eux et laissent les purotins se brosser le ventre.

—o—

Donc, y a pas d'erreur, l'Assistance publique est la plus criminelle des administrations.

Sous sa trogne charitable elle cache des instincts féroces et fait le plus de mal qu'elle peut : inventée pour atténuer la misère, elle s'évertue à l'augmenter.

Et ça, afin que le populo soit toujours sous la coupe des richards : si le pognon restitué à l'Assistance s'en allait tout de go aux pauvres bougres, ça donnerait à bouffer à quelques-uns, — et ça pourrait donner à ceux-là un peu de vigueur pour récriminer contre la maudite société actuelle.

Tandis que, en gardant pour elle ses pi-caillons, y a rien de tel à craindre : rien ne vient diminuer la mistoufle qui ronge le populo et il reste la bête de somme des bandits de la haute.

—o—

Eh donc, les bons fieux, ce que je viens de dégoiser contre cette charognerie baptisée « l'Assistance publique » nous prouve que tout est horreur et pourriture dans la société bourgeoise :

S'alignant pour faire le bien, elle n'arrive qu'à engendrer le mal.

Qu'en conclure ?

Sinon qu'un faramineux nettoyage ne sera pas de luxe, — et qu'il ne faudra pas y aller avec le dos de la cuillère !

Ramon Sempau

Que vont faire du malheureux les inquisiteurs d'Espagne ?

On ne sait !

Son procès traîne, — simplement parce que les bandits de la haute n'osent pas l'assassiner.

Sur Sempau et son coup contre Portas, l'*Intransigeant* publie des tuyaux qui rétablissent la vérité, salement estropiée par les policiers; ces renseignements, les camaros les liront avec plaisir :

Le 3 septembre, à minuit, Portas sortait du Théâtre Cirque du Pases de Gracia. Il était, comme toujours, escorté de quelques fidèles. A peu de distance se trouvaient : Plantada, Puigdollé et d'autres chefs de police.

Lorsque le groupe arriva à la place de Catalogne, Sempau sortit le revolver de sa poche, se plaça droit en face de Portas et tira un coup en l'air, invitant ainsi ses adversaires à se tenir sur la défensive.

C'était un combat, combat inégal, que Sempau voulait engager. Si il avait tiré son premier coup de pistolet sur Portas, il l'aurait infailliblement tué.

C'était se montrer trop généreux, trop chevaleresque. Au lieu de faire face à l'attaque, on vit Portas, épouvanté, s'enfuir en se garantissant la tête de ses deux mains et entraînant le second chef Teixido, qui, il faut le dire, montra plus de courage.

C'est alors seulement que Sempau fit feu sur Portas, qui reçut la balle à la poitrine, côté droit.

A ce moment, Plantada, qui se trouvait derrière Sempau, lui asséna un formidable coup de canne à la tête, et ce fut en chancelant qu'il tira le troisième coup, qui atteignit Teixido.

Bientôt tous les policiers sortirent leurs revolvers. La mêlée commença et, vu le nombre considérable des adversaires, Sempau songea à battre en retraite, jetant son revolver, devenu inutile.

Comme il y avait sur la place beaucoup de monde, le fugitif, craignant que les balles qui lui étaient destinées, n'atteignissent quelques curieux, se dirigea vers un endroit solitaire et entra dans la brasserie Gambrinus, où il n'y avait que deux ou trois garçons de service.

La chasse à l'homme

Les policiers, malgré qu'un règlement leur interdit la « chasse à l'homme », ne cessaient de tirer sur le fugitif. Les témoins disent que plus de trente coups de feu ont été échangés; et d'ailleurs, la brasserie Gambrinus est

criblée de balles, dont une a blessé un garçon de l'établissement (blessure qu'on a faussement attribuée à Sempau, alors désarmé) et une autre a tué le chien d'un gardien de nuit.

Une fois dans la salle, plusieurs personnes fondirent sur Sempau, qui fut brutalement ligoté. Au dehors, la foule, composée de policiers de nuit, de souteneurs et de policiers de jour, s'écriait : « Tuez-le ». On avait répandu le bruit d'une explosion de bombe de dynamite, et sans d'une courageuse intervention de M. Figarola, rédacteur à la *Publicidad*, le prisonnier aurait, sans doute, été lynché.

Les mensonges de la police. — En cour martiale.

Ainsi, tout ce qu'on avait dit dès le premier moment : qu'il s'agissait d'un complot et que deux hommes aux longues blouses blanches avaient accompagné Sempau et s'étaient enfuis aussitôt le premier coup tiré, tout est de pure invention policière. Ces hommes à blouse blanche eussent d'ailleurs été faciles à distinguer et à saisir parmi la foule des fétards bien habillés.

Le 6 septembre, la cour martiale condamna Sempau à mort. Il va sans dire que les seuls témoins admis à déposer devant le conseil de guerre étaient des policiers (Plantada, Puigdollé et Balsa) et que toute protestation devenait inutile.

D'autre part, la cour martiale jugeait de parti pris, d'après les ordres du général-gouverneur Eugenio Despujol, et déjà tout était préparé pour le *fusilamiento*.

Après avoir été traduit devant le conseil de guerre, des gendarmes vinrent chercher le prisonnier aux Atarazanas (casernes de l'artillerie) et l'emmenèrent à Monjuich avec des précautions infinies. Il avait les menottes aux mains, et, de plus, on lui avait attaché les coudes avec une forte chaîne.

Les gendarmes, au nombre de douze ou quatorze, sous le commandement d'un sous-lieutenant, ami de Portas, avaient « des ordres ». On sait ce que cela veut dire : ils devaient veiller sur le prévenu et faire feu sur la moindre ombre suspecte, car on craignait que ses amis ne vinssent le délivrer.

Cette crainte était concevable, car s'il y a une centaine de Barcelonais qui demandent la mort de Sempau, le reste, qui ne s'est point laissé abuser par les accusations d'anarchisme, sont pour lui, contre les inquisiteurs et la police. Cela ne fait plus aucun doute, du moment où même les journaux de Sagasta se sont prononcés contre l'odieuse arrêt de la cour martiale; et, n'était la terreur panique du premier moment, ce pauvre garçon de Gambrinus blessé par les policiers, l'agent blessé, l'affaire aurait été déférée aux tribunaux ordinaires.

Mais c'est surtout la bêtise du magistrat — un jeune homme inepte et présomptueux — qui a eu pour conséquence la condamnation à mort. Chargé de l'enquête, il a dit que Sempau était anarchiste militant « parce qu'il connaît un peu le vengeur de Pallas »; ce qui serait établi par des papiers qu'on a trouvés sur lui, et parmi lesquels une copie d'un passage de *The Raven* (le *Corbeau*), d'Edgard-Allan Poë :

And the Raven never flitting still is sitting, still is sitting,
On the placid bust of "Pallas" above my chamber dovoor.

Eh bien ! le juge avait pris la déesse Pallas pour un anarchiste fusillé (bien qu'innocent) dans ce même château de Monjuich où tant d'infamies se sont passées; ou plus de cinquante travailleurs attendent encore leur délivrance, ou retentit toujours le cri de Molas et de ses compagnons : « Nous sommes innocents ! »

Depuis son incarcération, Sempau n'a pas eu un seul moment de défaillance. Insouciant de son horrible situation, toutes ses pensées et ses seules plaintes sont pour les malheureux enfermés au-dessous de sa geôle et dont il entend les longs gémissements.

Mirifiques Inventions

Je parlais dernièrement du frein Saphy, une chouette découverte qui permet d'empêcher instantanément des machines de tourner, et aussi d'arrêter subito un train lancé à toute vapeur.

Une autre découverte, toute récente, et du même tonneau, le frein Laffas, permet l'arrêt automatique des trains.

Avec ce frein, y a plus besoin que le méca-

nicien, le chef de gare ou quiconque s'aperçoit qu'une boulette a été faite et qu'un train, lancé aux frousses d'un autre, va amener un écrabouillage.

Y a plus de danger ! Le train se protège lui-même. Voici comment :

Au fur et à mesure qu'il avance il ferme derrière lui tous les signaux qu'il rencontre ; mais foutez, si ça se bornait à ça, y aurait rien d'épatant, — ça se pratique déjà.

Y a autre chose ! En même temps que le train fait opérer les signaux, il fait se lever, — au milieu de la voie, — un bloc d'arrêt qui ne se recouchera que lorsque le train aura décaillé de la zone que protège ce bloc.

Et maintenant, supposons qu'un autre train s'amène à l'arrière et que le mécanicien, soit qu'il ait eu de la fièvre dans les lucarnes, soit qu'il roupille, n'ait pas reluqué les signaux, — avec le système actuel, l'écrabouillage est certain.

Avec le frein Laffas, c'est plus ça : la locomotive porte, entre ses roues, un déclanchement qui, en venant butter sur le bloc d'arrêt dressé au milieu de la voie, fait fonctionner illico le frein à air comprimé.

Donc, le train s'amène aux trousseaux du précédent, mais, avant de l'atteindre, il se cogne dans le bloc d'arrêt, le déclanchement opère sur le frein à air et, crac ! le train s'arrête de lui-même.

—o—

Comme vous le voyez, les camaros, si les compagnies de chemins de fer avaient un tantinet souci du public, elles pourraient, désormais, rendre les accidents quasiment impossibles.

Seulement, elles ne le veulent pas !

Elles se fichent du populo comme bibi d'une décoration.

Puisque nous sommes assez poires pour ne pas rouspéter, pour les laisser opérer à leur fantaisie, les compagnies auraient bien tort de s'occuper de nos fioles.

S'il y a un écrabouillage, elles s'en fichent ! Elles abulent quelques billets de mille aux plus grincheux et tout est dit : ça leur revient meilleur marché que d'appliquer les nouvelles découvertes.

Or, les compagnies de chemins de fer, de même que tous les exploitants, n'ayant qu'un dada : râfler le plus de galette possible, — quitte à ce que leur rapacité coûte la vie à des centaines d'innocents, — y a pas à s'étonner de leurs agissements.

Et il en sera ainsi, tant que la salope d'organisation bourgeoise n'aura pas été fichue au rancard.

C'est du propre, la société où nous pataugons : on nous l'a dit basée sur la concurrence, or, quand on reluque de près, qu'est donc cette cochonne de concurrence, sinon le vol et l'assassinat élevés en principe social ?

Et je n'exagère pas, nom de dieu ! Que fait une compagnie de chemins de fer qui, pour économiser la belle galette qu'elle nous a roustien accompli pas les améliorations nécessaires et possibles et préfère nous voir écrabouiller ?

Oui, mille tonnerres, que fait une compagnie en agissant ainsi ?

Y a pas d'erreur : elle se rend coupable d'assassinat !

Les compagnies de chemins de fer ne sont donc rien autre chose que des associations de malfaiteurs.

Ce n'est que lorsque la société galbeuse que veulent réaliser les bons fieux sera un fait accompli, alors que les chemins de fer, ainsi que tout le bataclan social, auront cessé d'être un outil d'exploitation humaine et ne seront qu'un ruban de fer unissant les populos, qu'il n'y aura plus de risques à prendre le train.

A l'époque, les accidents ne seront plus à redouter, car on ne plaindra ni son temps, ni sa peine, pour doter les chemins de fer de tous les perfectionnements possibles.

—o—

D'ici là, pourtant, devons-nous subir, sans piper mot, toutes les fantaisies des compagnies ? C'est pour le coup que nous serions des tourtes !

Donc, si nous ne sommes pas complètement bouchés à l'émeri, nous devons nous aligner de façon à leur forcer la main.

Et, pour opérer efficacement, il s'agit de nous rendre bien compte d'une chose : c'est que, outre la mauvaise volonté des dirigeants qui, par intérêt, sont opposés à tout progrès, y a une situation toute matérielle qui retarde encore la marche en avant.

Le passé nous écrase et gêne nos entourages : les vieilles bâtisses, aussi bien qu'une foultitude de vieilleries encombrant la route.

En Amérique, ce n'est pas pareil, aussi le progrès industriel y est-il plus rapide : ainsi, on ce qui concerne les chemins de fer, les compagnies mettent à la disposition du public des wagons confortables.

Pourquoi les compagnies françaises ne font-elles pas kif-kif ?

Parce qu'elles ont le vieux matériel ! Elles attendent que tout ce sacré bataclan soit hors d'usage pour le remplacer. Or comme un wagon ne se dépiote pas vite, on nous transbahute toujours dans des cages à bestiaux.

Pour que nos compagnies se décident à renouveler leur matériel, il faudrait qu'il soit mis en complète capitulation, un de ces quatre matins.

Malheureusement, il ne faut guère tabler sur pareil hasard, et c'est pourquoi, longtemps encore, nous serons empilés dans des wagons infects.

Pourtant, nous pourrions, dans une certaine mesure, forcer la main aux compagnies : au lieu de nous borner à récriminer, ce qui ne sert à rien, car les grosses légumes se fichent pas mal de nos jérémiades, il nous faudrait agir.

Y a plusieurs joints :

Le premier, tout à fait anodin, consisterait à ne pas trop se laisser empiler dans les wagons malpropres, à rouspéter ferme et à monter d'autor en seconde ou en première, chaque fois qu'on en a un semblant de motif.

Un autre truc, plus sensible aux compagnies, serait de leur pratiquer un sabotage champêtre sur le vieux matériel, de façon que, bon gré mal gré, elles soient obligées de fichevivement à la retraite toutes leurs sales cages à bestiaux.

Y a pas à tabler sur leur bon vouloir, il faut donc leur forcer la main !

Et foutez, si nous nous en donnions la peine, si nous assaisonnions notre nerf d'un tantinet d'initiative, les matadors des chemins de fer désireux d'éviter la farandole de leurs picailions, se décideraient enfin à considérer les voyageurs comme des hommes, et non plus comme des colis malpropres.

Embryon Libertaire

Quel est le copain qui, à un moment donné, n'a caressé le rêve de vivre dans une colonie qui serait — en raccourci — l'image de la société future ?

Autant dire tous !

Oui, foutez, tous un jour ou l'autre, — qui plus, qui moins, — on en a pincé pour ce dada.

Certains, ne sont pas contents du platonique : ils ont voulu passer du rêve à la réalité. Et ceux-là ont cru que leur meilleur joint serait de fiche le camp aux cinq cents diables.

A première vue, en effet, il semble que ce soit le plus pratique : puisque les colons ont soupé de la société bourgeoise, jamais, semble-t-il, ils ne s'éloigneront d'elle assez ; plus loin ils seront, moins ils auront à redouter son contact et ses influences pernicieuses ; en outre, ayant brisé complètement avec le passé, ils devront avoir leurs coudées plus franches pour voguer vers l'avenir.

Ce serait exact, si les colons au lieu d'être partis à l'aventure — comme c'est la plupart des cas ! — étaient partis avec des certitudes de réussites absolues : c'est-à-dire si, au lieu d'être obligés de se créer un milieu nouveau, en partant de zéro sans moyens d'actions, sans outillage, sans presque rien, — les gas étaient partis avec de quoi triompher de toutes les difficultés.

Malheureusement, ce n'est pas le cas ! En effet, une colonisation entreprise sur ce pied demanderait une mise de fonds tellement énorme qu'elle est introuvable. Cette mise de fonds, indispensable, qu'il faudrait réaliser en capital-argent, se trouve dans la société actuelle former l'héritage commun que nous ont légué les générations passées : c'est la fertilisation du sol, c'est un tas d'inventions, c'est des maisons, et tout le diable et son train !

Certes, dans cet héritage, y a une quantité de salopises, — mais y a du bon, aussi ! Tel quel, nous l'acceptons, nous réservant de fiche au rancard ce qui ne nous convient plus, — besogne dont nous nous acquittons trop peu souvent.

Mais foutez, si on voulait, dans un patelin désert, se créer les facilités de vivre qu'on a

chez nous, il faudrait turbiner trente-six heures par jour ! Et c'est justement à cette difficulté, qu'ils n'avaient que trop peu prévue, que se sont butés les colons qui ont été dans des pays lointains pour y fonder des colonies.

Aussi, depuis la colonie 'o Cabet, fondée sous Louis-Philippe aux environs de Chicago, jusqu'à la colonie anarchote de la Cécilia, fondée en 1893, au Brésil, toutes ces tentatives ont échoué parce que les gas qui avaient marché dans l'espoir de se créer une vie meilleure ont été désillusionnés : il leur fallait trimer pire que dans la société actuelle !

Et cela, je le répète, pour la simple raison qu'ils avaient repoussé l'héritage social que nous ont légué, à tous — indistinctement, — les générations passées.

De ces déceptions, de ces fiascos, il n'y a pas à conclure contre les idées sociales : il serait aussi idiot de prétendre, que le blé ne pousse pas en pleins champs, sous prétexte qu'il ne graine pas dans un dé à coudre, que d'affirmer, parce que ces embryons de société future ont été des fours, que le populo est incapable de faire la révolution et, ensuite, de s'arranger une vie chouette.

Nous crachons sur le passé, — parfaitement !

Mais foutez, rien que sur ce qui est mauvais.

Quant aux bonnes choses qu'il peut y avoir, nous tenons à en profiter.

Et c'est chez nous, — et non aux cinq cents diables, — que la transformation sociale doit se faire.

Chez nous, le milieu social nous facilite l'existence, — il nous l'entrave aussi, et salement ! — mais c'est pour fiche au rancard ces entraves, — et rien que ces entraves ! que nous voulons modifier l'alignement de la société.

Y a donc pas à aller aux antipodes !

—o—

Des bons fieux on a compris ça, qui, emballés eux aussi, par le dada de réaliser un embryon de société anarchote, n'ont pas été chercher au bout du monde un coin isolé pour s'y installer.

Ceux-là ont été mieux inspirés !

Que cherchent-ils ? A influencer le populo qui les entoure, afin de lui faire comprendre combien la vie serait chouette dans une société libertaire.

Donc, s'ils veulent en fournir la preuve, qu'ils la fournissent à portée de main.

En ce faisant, ils s'évitent une chiée d'embêtements, inévitables dans un pays inculte, et ils ont en outre la veine de se donner en spectacle à des floppées de prolos.

Ce qu'il y a d'embêtant c'est que le gouvernement peut leur chercher pouille.

Quoique ça, ce serait pantouflard que d'exagérer les ennuis qu'on peut leur causer : du moment qu'ils carment les impôts, l'Etat leur fichera assez la paix.

—o—

En Angleterre, dans le Nord, il s'est formé l'an dernier une colonie de ce calibre. Elle est en pleine prospérité aujourd'hui. Comme je suppose que les camaros ne seront pas fâchés de savoir comment manœuvre cette colonie, je leur sers les tuyaux suivants.

Je les emprunte au *Temps* — un quotidien pas suspect de sympathies aux anarchos. Il n'y a donc pas à mettre en doute ce qu'un tel canard imprime, — quand c'est favorable aux prolos.

Ceci dit, je cède la place au correspondant du *Temps* :

UNE COLONIE ANARCHISTE EN ANGLETERRE

Newcastle-on-Tyne, septembre.

Pour commencer ce récit par le commencement, sachez qu'il y a quatre ans environ un ouvrier tailleur pour dames, nommé Kapr, d'origine tchèque, quittait Londres où il ne gagnait pas suffisamment sa vie pour aller chercher du travail dans le Nord. Foncierement anarchiste et certain de rencontrer à Newcastle plus de compagnons que dans tout autre grand centre, il s'y rendit et dès lors divisa son temps entre la conquête du pain quotidien et la propagande révolutionnaire.

Kapr est un homme de trente-cinq ans, blond, vigoureux, de physionomie intelligente et sympathique. Fils d'ouvriers, né dans des conditions quasi misérables, privé d'instruction au delà de ce qu'on est convenu d'appeler l'âge

de raison, persécuté de bonne heure à cause de ses opinions avancées et à propos des agitations auxquelles il se mêlait, expulsé de terre en terre à travers l'Europe, mais aussi doué d'une rare puissance d'assimilation, il a su acquérir tout seul un savoir de bachelier et il parle, lit, écrit correctement en cinq langues. De tous les hommes du peuple que j'ai rencontrés dans mes études des milieux révolutionnaires, il est certainement l'intellectuel — comme ils disent — le plus complet. Il est anarchiste un peu à la façon de ce curieux Alfonso Danesi qui poursuit la conquête des esprits par l'exemple de ses vertus, et non par l'emploi du couteau et de la dynamite, jamais il n'a été mêlé à aucun acte de propagande par le fait. Il ne se rappelle pas avoir prononcé une parole violente depuis son entrée dans l'âge mûr. Quand M. Emile Zola a écrit que l'anarchiste est un « poète », il avait prévu le tchèque Kapr.

Au lendemain de son arrivée à Newcastle, Kapr se lie avec des ouvriers tailleurs, des mécaniciens, des étudiants et fonde un club anarchiste où il enseigne la langue française à ses camarades anglais. Son enseignement est double. Au lieu d'expliquer à ses élèves les fables de La Fontaine ou le théâtre de Racine, il ne leur donne à traduire que des livres ou des brochures anarchistes. Sa journée achevée, ses cours donnés au club, il fréquente les groupes révolutionnaires de la région et ne manque pas un meeting le dimanche. Il est très rare qu'il prenne la parole dans ces réunions. Il écoute. Il prend des notes. Si quelque jour un peintre entreprend de fixer sur la toile une scène d'assemblée révolutionnaire du Northumberland, nous y verrons Kapr écrivant, comme Barrère dans le « Serment du Jeu de Paume », de David.

Au printemps de 1895 notre tailleur pour dames réalise sur ses salaires de quoi aller visiter Sunderland où se tient une exposition organisée par des sociétés coopératives. Certes, il s'intéresse aux produits exposés, mais il s'intéresse bien davantage à l'organisation des sociétés. Il recherche et étudie leurs statuts, interroge leurs fondateurs et leurs adhérents. Aucun des systèmes appliqués ne lui donne satisfaction. Comme l'exposition se double d'un congrès, Kapr s'en va le soir écouter dans la salle des séances et prendre des notes tous les jours.

Ce fut là qu'il rencontra M. William Key. M. William Key n'est rien moins qu'un anarchiste. Né de parents riches, venu au monde, comme on dit en ce pays, avec une cuiller d'argent dans la bouche, il s'est lancé fort jeune dans les affaires et la grande spéculation, a déçu sa fortune qu'il augmente encore chaque jour par le commerce des fournitures militaires au compte de l'Etat. Au War office, à l'Amirauté, chez le chancelier de l'Echiquier, il est un personnage. Depuis longtemps, il siège à la Chambre des Communes s'il eût accepté une des nombreuses candidatures qui lui ont été offertes par les comités libéraux-radicaux. Une sorte de passion l'a poussé vers l'étude des questions sociales, et il préfère les orateurs de meetings à ceux du palais de Westminster. Plus contemplatif que militant, il n'a jamais écrit une ligne de théorie, de propagande ni de polémique. Sa générosité est proverbiale. Dans les heures de crise, dans les cas graves, lorsqu'un syndicat ouvrier a besoin d'une grosse somme impossible à réunir par cotisations immédiates, c'est souvent dans la caisse de M. William Key qu'il en trouve l'avance; et ce philanthrope n'a jamais accepté un centime d'intérêt des mains de ceux qui lui ont remboursé les fonds prêtés.

Un habitué d'assemblées populaires présente Kapr à M. W. Key. Celui-ci fit causer le jeune tchèque, se prit de sympathie pour cette nature studieuse, emportée et droite, et s'attacha à lui expliquer le fonctionnement de diverses sociétés coopératives à la fondation desquelles il avait été mêlé. Kapr écoutait attentivement et ne se rendait point. Il venait précisément d'acheter le curieux petit livre où le sociologue E.-T. Craig a raconté l'intéressante tentative collectiviste de Ralahine, en Irlande, et il préconisait devant le fournisseur des armées britanniques un système de travail en commun sans direction ni organisation.

— Si la terre, disait-il, était cultivée comme elle peut l'être et devrait l'être, personne n'aurait faim. C'est là, avec le concours de quelques compagnons à choisir, une démonstration que je ferai dès que j'en aurai le moyen.

M. William Key eut plusieurs entretiens avec le jeune tailleur pour dames, et, le jour où celui-ci devait quitter Sunderland, il lui dit :

— Je ne vous ai pas persuadé et vous ne

m'avez pas convaincu. Il ne vous reste qu'un moyen de trancher notre différend, c'est de faire une expérience. Choisissez vos compagnons, trouvez-moi un domaine pas trop cher, je l'achète et je vous le donne. Vous me rendrez mon argent sans intérêt lorsque vous le pourrez.

Sur quoi, le vieux capitaliste et le jeune anarchiste échangèrent une cordiale poignée de mains.

Kapr rentra à Newcastle, acheta une bicyclette payable par versements hebdomadaires et employa à parcourir la campagne tout le temps qu'il ne devait pas au patron tailleur qui lui confiait du travail. Il avait pris très au sérieux les offres de M. William Key et se préoccupait déjà de se libérer vis-à-vis de lui des avances à consentir. Pour rendre ces remboursements faciles et rapides, il importait que la ferme choisie ne coûtât pas trop d'argent. Après deux mois de courses sans résultats, Kapr lut enfin dans un journal local une annonce où il était parlé d'un fermier subitement frappé de paralysie et obligé de céder sa ferme à n'importe quel prix. C'était le petit domaine de Clousden-Hill, au village de Forest-Hall, à huit kilomètres de Newcastle. Il y courut, visita les bâtiments, inspecta et sonda le terrain, s'enquit des conditions et des prix de cession. Enfin, l'acquisition lui paraissant souhaitable il informa de sa trouvaille le fournisseur du gouvernement et l'invita à venir à Newcastle.

M. William Key ne tarda pas vingt-quatre heures, et il eut en arrivant la surprise de trouver sa besogne toute faite. Kapr avait préparé tout seul les contrats. Le domaine pouvait être acheté définitivement sur l'heure, mais l'anarchiste conseillait à M. William Key de commencer par une location, quitte à payer comptant le mobilier et les outils. Clousden-Hill farm fut donc louée pour soixante années au prix annuel de 1.500 francs, l'acquisition du matériel-outils se montant à 2.500 francs, sur lesquels Kapr parvint à ne verser qu'un acompte de 625 francs en prenant possession. Ceci se passait à la fin de juillet 1895. Le dernier jour du même mois, Kapr s'installa avec les compagnons qui consentaient à suivre sa fortune. La colonie anarchiste de Forest-Hall se composait alors de trois hommes, deux femmes et six enfants. Les deux compagnons de Kapr n'étaient pas plus renseignés que lui-même sur l'agriculture et l'horticulture. L'un sortait d'un charbonnage où il avait été employé comme mineur, l'autre avait servi quelques mois comme valet de ferme. Tous deux signèrent avec Kapr un document de quatre pages qui est comme la grande charte de la colonie anarchiste de Forest-Hall. Ils s'engageaient à préparer en commun :

« L'acquisition du capital commun et indivisible pour l'établissement d'une colonie agricole et industrielle ;

« Un système d'assurance mutuelle entre les membres de cette colonie contre les conséquences de la misère, de la maladie, des infirmités et de la vieillesse ;

« Un système rationnel de perfectionnement moral et intellectuel pour les membres de la colonie et pour l'éducation de leurs enfants. »

Ils s'engageaient, en outre, à consacrer tous leurs soins à la culture intensive... qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre.

Les commencements furent laborieux et pénibles.

Kapr croyait au succès, mais il songeait moins au présent qu'à l'avenir. Sa grande préoccupation, son principal objectif était de conquérir au plus tôt pour l'anarchie la propriété complètement libérée de sa ferme. Dans ce but il s'astreignit à un labeur auquel on ne peut songer sans émotion. Au moment de l'acquisition, les terrains de Clousden-Hill farm portaient une récolte assez abondante en avoine, mais le fermier précédent, depuis longtemps malade, avait laissé la plus grande partie de l'exploitation dans un état lamentable. Il s'agissait de faire la récolte et de retravailler la terre sans désemparer. Kapr résolut de combiner son travail avec son métier de tailleur pour dames. Il se levait à l'aube, travaillait deux heures aux champs avec ses « copains », montait sa bicyclette, gagnait Newcastle, abattait huit heures de besogne chez son patron sans désemparer, rentrait à Forest-Hall en ayant une ration de pain en cours de route, descendait dans ses sabots et retournait à la terre. Il a ainsi, pendant six mois, travaillé à raison de dix-neuf heures par jour; ses deux compagnons n'étaient pas moins zélés.

Dans le pays on les considérait avec une sorte de curiosité inquiète. A travailler plus de huit et neuf heures par jour, ils mécontentèrent leurs camarades des Trade-Unions et des syn-

dicats. A travailler de nuit, au clair de lune, ils se rendirent suspects aux voisins. On les savaient vaguement anarchistes, et l'on se demandait à quelles besognes ils procédaient. Ce fut bien pis lorsqu'on les vit travailler le dimanche. Ils furent tenus en réprobation. Dans ces régions du nord de l'Angleterre, les seuls étrangers qui se rencontrent dans la population sont des israélites et ils exercent presque tous la profession de vitrier ambulant. Les gens de Forest-Hall pensèrent que nos anarchistes ne pouvaient être que des Juifs et ils en furent tout à fait persuadés quand ils les virent se transformer en vitriers pour la couverture de leurs serres dont ils avaient eux-mêmes élevé la maçonnerie. Juifs et anarchistes, c'était plus que l'opinion publique n'en pouvait supporter. On les tint en quarantaine.

Si leur œuvre n'attirait pas la sympathie, elle éveillait au moins l'intérêt. On commença à s'étonner autour d'eux en voyant sortir de terre des serres dans lesquelles ils introduisaient des milliers de plants de rosiers qui arrivaient de fort loin, des semences jusqu'alors presque inconnues dans la contrée, plus tard une vache, puis une deuxième, et bientôt une paire de chevaux. Kapr maintenant avait abandonné son métier et il n'allait plus guère à Newcastle que pour s'y procurer des livres de science agricole que les trois anarchistes dévoraient en leurs instants de loisirs. On les vit construire un petit moulin et un four pour moudre leur grain et cuire leur pain eux-mêmes, élever des lapins et de la volaille, mettre en vente leurs œufs et les produits de leur basse-cour. Nul n'avait d'ailleurs à en médire. Ils ne causaient de tort à personne et vivaient déceintement. Un beau jour la colonie augmenta. Quatre « compagnons », dont deux mariés, arrivèrent avec leurs paquets de Newcastle ou d'ailleurs. Plus tard, il en vint d'autres, si bien que la ferme se trouva devenue trop petite et que Kapr dut louer une maison dans le village pour les derniers venus.

(La fin au prochain numéro).

Bagnes de Teinturiers

A Amiens, y a une chiée de bagnes de teinture où les prolos sont exploités jusqu'à la gauche.

Tant et si bien, qu'un beau jour les turbiniers se fichèrent en grève. Et, à la suite de cette grève, il fut convenu avec les patrons : primo, qu'on n'administrerait plus d'amendes aux ouvriers; deuxième, que la durée du travail serait de onze heures au maximum; troisième, que les heures supplémentaires seraient supprimées, vu qu'elles ont pour conséquence forcée un chômage qui arrive peu après.

Turellement, les patrons ont manqué à tous leurs engagements!

Aujourd'hui, les prolos sont accablés d'amendes, à propos de bottes; d'autre part, on les fait trimer le dimanche et le lundi on les fiche au repos.

En outre, le turbin est payé à tant de l'heure, mais les exploités ont diminué les prix de telle sorte que maintenant, il faut que le prolo bûche treize heures pour se faire une journée comme avant la grève.

Il semble que les singes n'ont qu'un dada : manquer à toutes leurs promesses, et, en plus, humilier l'ouvrier, réduire à zéro sa dignité d'homme et, grâce à la faim, l'écraser sous leur poigne autoritaire.

— 0 —

S'il fallait dévider à queue leu-leu toutes les rosseries que les exploités font subir à leurs prolos, ce serait une litanie interminable. Je vas me borner à citer quelques faits, — en guise d'échantillons :

Chez Hagimont, le directeur du bague, un nommé Fertel, ne veut pas qu'on fume dans les ateliers ni les cours.

C'est-y crainte d'incendie? Fichtre non! En effet, dans les teintureries l'eau dégouline partout, c'est une soupe continuelle.

Cette interdiction n'est donc qu'une mufferie sans motif.

Dès que le Fertel reluque un flocon de fumée, il fait une vie des cinq cents diables et il applique la responsabilité collective : il saque d'autor tous les prolos qui entourent le petit nuage, à moins que ceux-ci ne dénoncent le fumeur.

Et le salaud, afin de bien souligner sa supériorité, vient faire son potin la pipe au bec; il semble dire; « Moi, je fume, parce que je suis

le maître ! Vous, gens de rien, si vous n'obéissez pas je vous coupe les vivres et en vous saquant je vous affame ! »

Ce qui serait gondolant c'est que, un de ces quatre matins, un bon bougre, d'un revers de main, fasse sauter le brûle-gueule au Fertel, — pour lui apprendre qu'il n'est le maître que parce que les prolos consentent à être ses esclaves.

Ces choses-là arrivent !

C'est arrivé y a pas longtemps à un flaire-fesses de gratte-papier qui fait sottement son crâne. Ce morpion surnommé *La calotte* osa engueuler un prolo qui venait chercher de l'embauche au baigne Hagimont ; fichu à cran, le prolo attrapa une brique et la lança sur la hure de *La Calotte*.

Sur ce, un chieur d'encre qui avait vu le tableau courut chercher la police et le bon bougre fut fichu au bloc.

Le gas avait oublié que la loi est faite pour punir le prolo !

Quant à le protéger, macaque. Celles mêmes qui semblent être pondues au profit du populo ne sont que des attrape nigauds : on ne les applique jamais, tandis que celles au bénéfice des richards sont continuellement en vigueur.

En voulez-vous la preuve :

Les inspecteurs du travail — qui n'inspectent rien ! — vont ils chez Hagimont vérifier si les engrenages des machines sont entourés d'un treillage, si l'éclairage est suffisant..., en un mot, si les prescriptions légales qui sont censées protéger le prolo contre la rapacité patronale sont observées ?

Je t'en fous !

Tout contre l'ouvrier, rien pour lui.

—0—

Il pensait ainsi, sans doute, le bon bougre qui, chez Lavallard, il y a déjà belle lurette, engueulé par le singe directeur, termina la discussion en le graissant d'importance.

Les turbineurs présents buvaient du petit lait ! Et, cré pétard, ils se gardèrent bien d'intervenir dans ce débat personnel.

Aussi, après s'être frictionné les côtes, l'affameur — furieux de ne pas avoir été protégé par ses prolos, — infligea à chacun vingt sous d'amende.

Eh donc, ce sacripant s'imagine-t-il que les turbineurs sont, non seulement de la chair à travail qu'il exploite, mais encore qu'ils doivent lui servir de gardes du corps ?

Mon cochon, en quel donc siècle crois-tu vivre ?

Le temps de la féodalité est passé !

Si lui ne le sait pas, les autres singes le savent ; aussi, c'est chez les vieux trouffions qui ont fait plusieurs congés, et surtout chez les cognes en retraite qu'ils recrutent leurs garde-chiourmes, afin d'avoir sous la main des brutes capables de tout.

Chez Dupetit, chez Guénin, il en est ainsi.

Un mot sur Guénin : fils de patron, l'animal tomba dans la purée et fut forcé de travailler comme homme de peine, dans une fonderie.

Vous croyez que, remis à flot, redevenu patron, il se souvient des temps où il était simple turbineur ?

Bast !... C'est une rosse comme les autres.

—0—

Pour finir la série, que je jaspine d'une crapulerie du baigne Darras.

Un bon feu distribuait à ses camarades des billets de tombola. Un d'eux, sans penser à mal, eut l'idée stupide d'aller en proposer au singe.

Celui-ci lut : Bal, concert, comédie, conférence, fête familiale, par les *Libertaires d'Amiens*.

Le singe bondit : « Les *Libertaires d'Amiens* ! qu'il hurla. Qu'on foute à la porte celui qui distribue ces papiers !... »

Ce fut fait illico !

—0—

Faut-il que les exploités sachent que le populo est bonne bête, — bonne bête de somme ! — pour lui en faire endurer de tant de couleurs.

Ainsi, dans les bagnes de teinturiers, — et ces sales bagnes ne font pas exception à la règle ! — on n'a pas le droit de fumer, pas le droit de récriminer, pas le droit d'avoir une opinion.

C'est l'esclavage !

Et dam, pourquoi les capitalistes se gênaient-ils ?

Les prolos se résignent et, kif-kif un chien couchant, rampent aux pieds du maître qui les tarabuste.

Il serait si simple d'avoir du nerf !

Ainsi, puisque la grève des teinturiers n'a

rien donné de bon, pourquoi les prolos ne pratiqueraient-ils pas un sabotage galbeux, En attendant d'être assez à la hauteur pour passer à un autre genre d'exercices.

LE MINEUR

Par JULES JOUY

Martyr du Proletariat,
Le mineur, c'est le Paria
De la Terre.

Il sait qu'enfanté dans les pleurs,
Il doit être un souffre-douleurs
Sur la Terre.

Tout comme un riche, il a du sang,
Pourtant, sans murmure, il descend
Sous la Terre.

Il a soif d'azur, de grand air ;
Cependant il vit comme un ver :
Dans la Terre.

De l'heure où commence à rougir
Le soleil, qui semble surgir
De la Terre.

Où la lune, pâle, s'éteint ;
De l'heure où chante le matin,
Sur la Terre,

Jusqu'à l'heure où vers le couchant,
Le soleil tombe, au bout du champ,
Sous la Terre.

Auprès de sa lampe Davy,
Le noir mineur respire et vit
Dans la Terre.

Souvent, férocité du Sort !
Une clameur sinistre sort
De la Terre.

Alors, des mères, des marmots
On entend rouler les sanglots
Sur la Terre.

C'est l'insatiable grisou
Qui, dans de la chair, fait son trou
Sous la Terre.

Le mineur, près de son flambeau,
Lui-même a creusé son tombeau
Dans la Terre.

Les mangeurs d'hommes, cuits et crus,
Les parasites, les ventrus
De la Terre,

Les morts vous donnent rendez-vous...
Pour mieux entendre, couchez-vous
Sur la Terre.

Percevez-vous ce grand bruit sourd,
Ce tonnerre étouffé qui court
Sous la Terre ?

Tremblez !... C'est le grisou final !...
Ecoutez pousser Germinal
Dans la Terre !...

Complot contre le Tsar

Le tsar n'ayant pas encore donné sa démission de despote, il continue à être soumis aux risques de son sacré métier.

Dernièrement, il baladait sa viande en Pologne et, à son intention, une trifouillée de gas d'attaque ont comploté un attentat.

Le pot-aux-roses a été découvert et une trifouillée d'arrestations ont été opérées.

Le tsar aurait bien voulu que l'histoire de l'attentat ne soit pas ébruitée, car ça prouve que tous ses sujets ne sont pas de ces plus satisfaites ; mais, y a pas eu méche ! Par le temps qui court, y a plus de secrets.

Voici donc le plan qu'avaient tenté de réaliser les conspirateurs :

A Varsovie, à Nowoé-Swiat, en face d'une église, les gas avaient installé une brasserie pour la frime ; en réalité ils s'occupaient de creuser un souterrain conduisant de la brasserie à la boîte à bondieu. Leur turbin marchait très bien et ils n'avaient éveillé les soupçons de personne quand ils eurent la maladresse d'embaucher des ouvriers qu'ils ne connaissaient pas, pour aider au creusement du souterrain.

Les conspirateurs racontèrent bien aux types que ce souterrain n'avait d'autre but que de faire communiquer deux caves, mais ça ne

prit pas ! Aussi, ils cassèrent le morceau et allèrent raconter au chef de la police ce qui se maquillait.

Alors, une râfle fut faite : 120 pauvres bougres furent arrêtés en une nuit, et, inutile de rajouter, on les a fichus au bloc et leur compte sera vite réglé : on les expédiera en Sibérie.

Deux des conspirateurs, pour s'éviter les tourments qu'ils prévoyaient, essayèrent de se suicider, mais ils ratèrent leur coup.

—0—

Ainsi, voilà encore le tsar qui porte malheur à une foultitude de bons bougres : sans lui ils n'auraient pas songé à comploter.

Pourquoi donc s'entête-t-il à faire son métier d'empereur et de Dieu ?

Avec ça que les charmes que ça lui procure sont si galbeux ! Il est toujours sur le qui-vive, dès qu'il entend un pet il croit que c'est une bombe, voit des ennemis partout.

C'est pas une existence, nom de dieu !

Ne serait-il pas plus heureux s'il fichait son manteau impérial aux orties et sa couronne aux goguenots et s'en allait bricoler n'importe quoi, n'importe où ?

Garder des vaches ou des moutons serait encore plus galbeux que faire l'odieux métier de pasteur de peuples !



Maigre série !

La série des grèves dans le mois d'août dernier n'a pas été épolante : y en a tout juste eu 29, avec un total de 2000 prolos qui ont plaqué le turbin.

C'est pas épais, bondieu ! Et encore, sur ces 29 grèves y en a 22 qui se sont localisées dans un baigne : celles-là ont eu pour cause une muflerie patronale ou quelques vacheries de garde-chiourmes.

C'est dire que, à peu près dans 22 cas, si le sabotage était dans les mœurs, les prolos auraient pu en user et il est à supposer que la binaire leur aurait donné de plus chouettes résultats que la pure cessation du travail.

En effet, sur les 29 grèves qu'on a compté, y en a plus de la moitié qui ont été des vestes pour les bons bougres et y a eu seulement quatre réussites et cinq transactions.

Quatre réussites, c'est rudement maigre, nom de dieu !

Evidemment, mieux vaut ça que rien ; mais on comprend, devant de pareils résultats que les prolos qui cherchent à rogner les griffes à leurs exploités n'usent de la grève que lorsqu'il n'y a pas plan de s'en passer.

Et c'est justement pour cela, parce que le populo n'a guère les grèves à la bonne que la tactique du sabotage arrive à pic.

Ainsi, outre la kyrielle de grèves que je viens de citer et où le sabotage eût été de saison, à Roubaix, la semaine dernière, chez un exploitateur nommé Provost y a eu une grève où on aurait pu en user également : les prolos ont plaqué le turbin parce qu'un sacré charognard de sac-à-mistouffles leur administrait des amendes à tire-larigot, sous prétexte de mal-façon.

Le turbin étant aux pièces, il est certain que si les prolos s'étaient fichus à saboter sur la fabrication, ça leur serait retombé sur le nez.

Mais foutre, on peut trouver des joints ! Quand un bon bougre s'est fourré dans le citron de couler son exploitateur il y parvient toujours.

Et donc si, dorénavant, le patron se sait menacé du sabotage, il fera moins le crâneur, parce qu'il sera atteint à l'endroit sensible, — à la caisse, — qui est le cœur des capitalistes !

Aux Etats-Unis

La grande grève des mineurs continue toujours en Amérique.

Et foutre, c'est toujours les bonnes bougres qui mènent le bal :

L'autre jour, cent cinquante italiennes, armées de bâtons et de pierres, — ce qui est passablement primitif, nom de dieu ! — se sont dirigées sur une mine où elles ont tenté de faire cesser le turbin.

C'est toujours dans les parages d'Hazleton, — où a déjà eu lieu le dernier massacre que le grabuge continue.

Comme les troubades sont nombreux, et qu'ils sont armés de flingots, ils ont eu vite fait de floter en déroute les audacieuses bonnes bougresses qui s'étaient amenées avec leurs manchés à balai.

Dans un autre patelin environnant, dans le Maine, y a eu aussi des coups de torchon entre les grévistes et les souteneurs du capital : un roussin et trois mineurs italiens ont été mouchés par des coups de feu.

Décidément cette grande grève prend de plus en plus des allures de guerre sociale. Si ça continue sur ce pied ça pourrait bien tourner au vilain pour les capitalistes.

D'autant plus que les jean foutre de la haute ne font rien pour calmer la surexcitation du populo : pas même de fausses et hypocrites concessions.

Ainsi, après le massacre d'Hazleton, pour calmer la colère du populo, les bandits de la gouvernance avaient annoncé, à grands flaffas que le maire d'Hazleton et les quarante roussins qui l'ont aidé à assassiner les grévistes de Lattmer passeraient en jugement.

C'était du battage, comme de juste ! Mais, comme le populo américain se laisse encore empaumer, — plus souvent qu'à son tour, — par la mise en scène des tribunaux, la condamnation l'eût satisfait.

Les bons bougres de là-bas n'auront même pas cette mince consolation, — toute platonique : le maire d'Hazleton et les quarante roussins massacrés viennent d'être mis en liberté provisoire avec une caution de 25.000 balles chacun.

C'est un avant-goût de l'acquiescement.

Rouspétance des carriers

Les gas des carrières d'ardoises, de Trélazé et des environs d'Angers ne sont foutre pas des fausses-couches.

Il s'en faut bougrement, nom de dieu !

Pour s'en convaincre y a qu'à voir la trifouillée de précautions que prennent les grosses légumes pour une petiote grève qui vient d'éclater à Trélazé.

Oh ! là là ! quoi donc feraient les matadors de la haute si les frangins des carrières se foutaient en rogne pour de bon ?

Ils n'auraient pas assez de goguenots pour foirer !

Dès que la grève actuelle a pris naissance, vivement les pandores ont appliqué pour protéger les patrons.

Les singes feraient griller leurs prolos à petit feu ou les écorcheraient tout vifs que ce serait le même fourbi : les gendarmes s'amèneraient, — toujours pour protéger les patrons !

Donc, tous les cognés de l'arrondissement d'Angers se sont amenés à Trélazé et se sont installés dans tous les coins du patelin, histoire d'influencer les grévistes.

Ils perdent leur temps, ces andouilles-là !

Ce n'est pas eux, ni leurs grands sabres, ni leurs revolvers qui influenceront des riches fieux de la trempe des carriers.

Ces sacrés cognards ont d'ailleurs pu s'en apercevoir l'autre matin : après une réunion qu'ils avaient tenu à la Marichère, les grévistes se sont amenés sur les carrières et, sans plus faire attention aux gendarmes que si c'eût été un régiment de limaces, ils ont dételé les canassons des compteurs qui se préparaient à faire des livraisons ; ensuite, pour varier le plaisir, ils ont brisé les auvents et des piles d'ardoises aux Petits-Carreux.

Aussi, les charognards de la haute, trouvant que les gendarmes ne suffisaient pas, ont fait appliquer des lignards.

Les bandits auraient-ils l'intention de repiquer au massacre de Fourmies ?

Nom de dieu, m'est avis que ça leur jouerait un mauvais tour !

Le populo a l'air passablement fleminard et avachi, hélas !

Quoique ça, si les fusils Lebel « faisaient merveille » à Trélazé, ça pourrait bien lui faire monter la moutarde au nez.

Et d'ailleurs, la grève se généralise : les fendeurs se tâtent le poulx, pour savoir s'ils n'emboîteront pas le pas aux grévistes.

Ça ferait alors quelque chose comme 3.000 prolos sans turbin !

Et fichtre, si les chameaucrates tentaient quelque scélératesse contre les bons bougres des ardoisières, qu'ils y prennent garde : tout l'Ouest rouspéterait !

Ce serait une nouvelle Vendée. Et foutre, non plus une Vendée réactionnaire et cafarde, mais une Vendée révolutionnaire et libérale.

Quelque chose comme une entrée en danse du vieux monde.

Le prélude de chambardement qui pend au blair de la pourriture bougeoise !

FRASQUES POLICIÈRES

Nom de dieu ! la pestaille ne veut pas désarmer. Partout, tant à Paris qu'en province, cette sale vermine ne cesse de canuler les copains.

Elle passe son temps à talonner les pipelets et les patrons des bons fieux jusqu'à ce qu'elle réussisse à les faire saquer et crever de faim.

Ainsi, à Saint-Denis, un de ces répugnants radina chez la pipelette du copain Granddier, gérant du caneton, et commença par lui tirer les vers du nez, demandant si le camaro recevait beaucoup de copains chez lui, s'il recevait des lettres et patati et patata.

Sur ce, la pipelette emboucanée par la pestaille, lui répondit :

« Attendez un instant, monsieur, je vas aller chercher sa mère, elle vous renseignera sur tout ce que vous demandez. »

Mais le nom de dieu de roussin craignant pour sa hure, n'attendit pas davantage : ramassant ses cliques et ses c'aques, il s'empressa de déguerpir. C'est du reste ce qu'il avait de mieux à faire, — et si tous les pipelets, comme c'est leur droit, envoient à dache tous les roussins, les salauds en rabattraient.

—o—

En province, foutre ! c'est le même blot : ces greldins s'agitent ferme.

A Narbonne, un roussin échafauda un sacré plan afin de faire entoiler un bon bougre.

Le policier se mit en relations avec un marlou et sa marmite, — il était là en pleine famille.

Comme le joli couple en question était voisin du bon fieux, ils firent des pieds et des pattes afin d'attirer chez eux le gosse du bon bougre.

Au moyen de quelques sous et diverses bricoles, ces dégoutants sondaient le loup, lui extirpaient, comme ils pouvaient, quelques tuyaux pouvant leur être utiles : si son papa recevait du monde chez lui ; qui c'était, ce monde ; si son papa ne le battait pas et si sa maman, pour le punir, ne le privait pas de nourriture, et un tas d'autres couillonades de même farine.

Si bien que le gosse qui se plaisait en meilleure eau que celle où nagent ces barbeaux les envoya aux pelotes et cassa le morceau à son père.

Vraiment, si les roussins n'ont que de semblables moyens pour entraver la propagande, ils feraient bien de les changer, car nom de dieu ! si ça ne fout pas en rogne, ça aide pour le moins à la dilatation de la rate des copains qui en sont l'objet.

—o—

A Nouzon, dans les Ardennes, les représentants de cette garce d'autorité ont aussi fait des leurs.

Dimanche, dans l'après-midi, le quart-d'œil, accompagné de trois pandores, s'est rué chez le copain Roger et, sans crier : gare ! a barboté tout ce qui lui est tombé sous les pattes, en fait de brochures et journaux.

Après quoi, fouinant de la cave au grenier, inspectant jusque dans le goguenot du bon bougre, les quatre merles se sont retirés ; fiers comme des rois, emportant le produit de leurs rapines.

Ce cambriolage avait pour motif de rechercher des affiches anti-cléricales — faut pas offenser ce sacré nom de dieu de bon dieu ! — et aussi de dégouter quel était le bon bougre qui les avait apposées sur les murs.

Pour faciliter son enquête, le quart-d'œil a passé toute une après-midi à relever le texte des affiches « Contre le cléricalisme » et « Germinal ».

De ce côté, monsieur le commissaire peut encore cambrioler chez les bons bougres, copier et recopier le texte des affiches : pour dégouter l'afficheur, il peut y mettre une gamelle : c'est comme des dattes !

—o—

A Marigny-le-Châtel, les affiches de « Germinal » ont non seulement foutu la pestaille sans dessus dessous, mais toute la oande de réacs du patelin en a eu les boyaux secoués dur et ferme.

Un galeux, pris de chiasse, en a saqué un prolo, sous prétexte que ce dernier a placardé les affiches.

Le galeux ne s'est pas borné à cette vacherie

prenant sa mullerie des grands jours, il a illico télégraphié aux charpentiers à Félisque de rappliquer.

Tarellément, les pandores en ont été pour leurs frais : après avoir interrogé le copain, force leur a été de le laisser tranquille.

N'empêche qu'avec tout le système de persécution de ces charognards, le Père Peinard et les autres canetons ont été gueulés et vendus à Marigny.

Et, quoique fassent et quoique disent les salauds, ils se vendront quand même et les affiches s'étaleront encore sur les murs.

Si la pestaille et les galeux — pour enrayer le mouvement n'ont que des procédés comme ceux relatés plus haut, ils peuvent se serrer : ce n'est pas ce qui retardera la marche de l'Idée !



Truc de contre-coup

Reims. — Un salaud qui a trouvé un chouette biais pour faire trimer les esclaves qui sont sous sa coupe, c'est un contre-coup d'une fabrique de soieries artificielles.

Le beau sire est chargé de siffler pour mettre les machines en branle comme pour les arrêter.

Le matin, sa montre avance toujours de dix minutes et, par un fait inexplicable pour les horlogers, elle retarde régulièrement chaque soir de dix autres minutes.

Ça fait donc vingt minutes de travail en plus pour les prolos.

Il y a déjà quelque temps, un prolo lui fit remarquer qu'il était l'heure de cesser le turbin, qu'il avait à faire et qu'il allait partir.

— Vous êtes libre, lui répondit le contre-coup, seulement il y a encore dix minutes et si vous plaquez, je vous diminuerai une heure de travail.

Si bien que le gas préférera rester encore les dix minutes.

Mais, foutre, ça ne prouve pas que les prolos qui se laissent ainsi gruger aient beaucoup de poil au ventre.

Elimination de calotins

Tours. — A Saint-Pierre-des-Corps, les campluchards ont plein le dos des raticheux. Les charognards ont beau faire des pieds et des pattes, leur prestige s'en va, et tant plus qu'il font de mômeries pour rentrer dans les bonnes grâces des cuis-terreux, tant plus ceux-ci les envoient dinguer.

Ces jours passés, eût lieu dans ce petit patelin l'enterrement d'un bon bougre.

Tarellément la cléricaille était de sortie, et, à cette occasion, un fiston déluré s'est fendu d'un jaspinage galbeux qui fut fort apprécié du populo.

La conclusion du fiston a été que pas un prêtre ne devrait franchir le seuil d'un prolo sans que celui-ci ne prenne mesure de sa soutane avec un manche à balai.

En somme c'est un assez bon moyen d'éloigner l'engeance jésuitarde, car si on veut conserver des idées saines, faut se garer de ces moineaux comme du choléra.

OHÉ, LES BONS FIEUX !

Y a un brin de retard !

C'EST LA SEMAINE PROCHAINE

Que sera mis en vente

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

Pour l'année crétine 1898

(An 106 du calendrier révolutionnaire)

Inutile de seriner aux camaros que le nouvel almanach, kif-kif les trois précédents, sera

bondé de chouettes histoires et de galbeux dessins.
 Pour l'instant, y a pas mèche de donner le menu complet de l'almanach. Qu'il me suffise de dire, pour foutre l'eau à la bouche des bons bougres, que sa couverture, — un dessin en couleurs, — sera rupinskoff et que l'intérieur sera à l'avenant.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir franco : 35 cent.

Les dépositaires du Père Peinard et les copains sont priés de faire leurs demandes au plus vite, afin de fixer le tirage illico.

Que ceux qui peuvent envoyer la galette en même temps que la commande ne ratent pas le coche.

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD, aux bureaux, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

TOURNÉES DE CONFÉRENCES

Les camarades d'Algérie et des villes de France se trouvant sur le parcours pour s'y rendre, sont avisés que Louise Michel et Broussouloux se proposent d'y faire une tournée de conférences.

Ils partiront le 1^{er} novembre. Prière de se mettre en correspondance avec Broussouloux, 41, rue Montcalm, en lui donnant les renseignements suivants : l'adresse des salles les mieux disposées; la contenance et le prix des dites salles; le nombre d'affiches nécessaire pour la publicité.

Le camarade Andrassy se propose de faire une tournée de conférences dans les villes suivantes : Besançon, Dijon, Moulins, Nevers, Roanne, Clermont-Ferrand, Limoges, Bordeaux.

Les camarades de ces villes qui pourraient lui faciliter sa tâche sont priés de lui écrire en lui donnant des renseignements précis à cette adresse : Andrassy, chez M. Million, cultivateur, à St-Aubin (Jura).

CONFÉRENCES E. GIRAULT

Les Critiques Sociales, par E. Girault. — Maison du Peuple, 47, rue Ramey, samedi 9 octobre, à huit heures et demie du soir, septième partie : l'idée de patrie et ses monstruosités. Tous les patriotes, chauvins et nationalistes sont appelés à la contradiction. Entrée : 25 centimes pour les frais.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre 2, rue d'Orchamps. Samedi 9 courant, à 9 h. du soir, conférence par Jean Marestan et Broussouloux. Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

— Les Natoriens (de la Bastille), samedi 9 octobre, à 9 h. du soir, salle Vinet, 183, rue St-Antoine. Sujet traité : Sauvagerie et Civilisation.

— Dimanche 10 octobre, à huit heures et demie, salle Rosnoblet, 281, rue St-Denis, suite des conférences Francis Prost sur les congrès ouvriers et les élections prochaines. Entrée : 0 fr. 10.

— Les copains du XV^e se réunissent tous les samedis soir chez le bistrot, 116, boul. de Grenelle.

— Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes. — Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève. Causerie par un camarade.

— Groupe d'Etudes économiques et sociales, 36, rue de la Montagne-Ste-Genève, au 2^e étage, jeudi 14 courant, à 8 h. 1/2 du soir, causerie par Elie Murmain; sujet, la recherche des bases sociales.

— Les camarades sont prévenus que la fête familiale qui devait avoir lieu à Alfortville est renvoyée au dimanche 17 octobre, les organisateurs tenant à s'assurer des concours suffisants pour en assurer le succès.

Quatre-Chemins. — Les libertaires des Quatre-Chemins se réunissent tous les samedis à la buvette libertaire, 11, rue des Ecoles, à Aubervilliers.

Saint-Denis. — Les camarades sont avisés qu'aucune réunion n'aura lieu d'ici quelque temps; une convocation ultérieure annoncera la prochaine réunion.

Tous les journaux libertaires sont en vente principalement chez M. Fouché, rue de la République et chez Mme Frocourt, rue de Paris. On y trouve également les brochures et les ouvrages sociologiques.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Bordeaux. — Les réunions de quartier organisées par le groupe anarchiste de notre ville sont closes momentanément.

Après la foire d'octobre, qui commence le 10 courant pour prendre fin le 2 novembre, les réunions de quartier seront reprises avec la même persévérance et la même efficacité.

En revanche, les conférences à la campagne seront poursuivies de plus belle.

St-Quentin. — Dimanche 10 octobre, rendez-vous à 3 h. de l'après-midi à la Cloche, chemin de Neuville. Balade à Neuville, Mesnil St-Laurent, Homblières.

Le copain Plonquet est prié de donner son adresse aux amis de St-Quentin.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les camarades voulant propager l'idée révolutionnaire ont décidé de donner une série de conférences dans la ville et la banlieue. Des affiches feront connaître la date et le lieu des conférences.

Le camarade Vincent a remis à J. P. la somme de 2 fr. 20 pour les bannis espagnols.

Amiens. — Samedi 30 octobre, à 8 h. 1/2, à l'Alcazar d'Amiens, grande fête familiale organisée par les libertaires d'Amiens. Concert, causerie grand bal de nuit. Tombola gratuite.

Entrée : 0 fr. 30 pour les hommes et 0 fr. 20 pour les dames; les enfants au-dessous de douze ans ne paieront pas.

Tous les camarades sont priés de se réunir le dimanche 10 octobre, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faub. du Cours. Urgence.

Lyon. — Dimanche 10 courant, à 7 h. du soir, soirée familiale privée, organisée dans un but de solidarité, café Mercey, rue Monecy, angle de la rue Chaponnay. Causerie et chants.

Limoges. — Les libertaires se rencontrent tous les samedis à 9 h. du soir, 131, faubourg de Paris.

— Le camarade Barion, 3, boul. St-Maurice, se charge de recevoir toutes les souscriptions pour la propagande.

On peut se procurer chez lui toutes les brochures parues.

— Les membres du groupe la « Jeunesse libertaire » ainsi que les lecteurs des journaux anarchistes sont invités à se rendre le dimanche 10 courant, à 2 h. 1/2, 131, faub. de Paris. Urgence.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent aux locaux habituels.

Roubaix. — Les camarades qui ont des livres de la bibliothèque sont priés d'en rendre compte ou de les apporter le plus tôt possible.

Le camarade Wolke se met à la disposition des copains de la région du nord pour donner des conférences ou causeries. Ecrire à la Brasserie Libertaire, 78, rue de Mouveaux.

Cette. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Dijon. — Les personnes qui s'intéressent à la propagande libertaire et qui désirent journaux et brochures peuvent s'adresser au camarade Borne, rue Jean-Jacques-Rousseau, 38.

Mousseron. — Dimanche 10 octobre, salle du Carrossier, rue des Moulins, conférence publique et contradictoire, suivie d'une soirée familiale au profit des torturés de Montjuich. Les camarades de Roubaix et des environs sont invités.

Angers. — Tous les copains sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 9 octobre à huit heures et demie, salle Baron, place des Arts.

Entente pour l'organisation d'une Coopération. N. B. — Pour les cartes, en demander aux copains.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizor, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Verviers. — Nizet, 69, rue du Coronmeuse, vend tous les journaux et publications libertaires.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schobach 85, quai d'Orléans.

— Dimanche 10 octobre, à 5 h., soirée intime. Conférence par G. Thourar et Hennés; chants et déclamations.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

G. St-Ouen. — J. B. St-Marcellin. — T. Mézières. — L. M. Bradford. — F. St-Onen. — B. Rodez. — C. Fourchambault. — S. Surgères. — B. Lusigny. — S. Cette. — R. Roanne. — C. Ligny. — R. O. La Couture. — R. Nouzon. — P. Reims. — N. Eurville. — B. Nantes. — M. Troyes. — P. Bordeaux. — M. Le Havre. — D. St-Quentin. — L. Grand-Croix. — P. Lille. — T. Thizy. — E. Amiens. — Coopération, Lyon. — P. Commeny. — A. Trélazé. — J. W. Genève. — P. Villefranche. — H. St-Nazaire. — A. B. Scammonville. — Reçu règlements, merci.

— B. G. : Viens à la turne dimanche, dans l'après-midi.

— Le camarade détenteur du livre de chansons à Ducourtial est prié de l'expédier immédiatement aux bureaux du journal.

— E. T. de Paris demande à U. de Nante : s'il a reçu sa lettre.

— R. M. demande l'adresse de Calazel.

— Les copains désireux de voir le camarade Lecure, malade à l'hospice, sont informés qu'il est à Bichat, salle Bazin.

POUR GRAISSER LE TIRE-FIRED DU PÈRE PEINARD
 L. W. Genève, 2.50. — A. B. Scammonville, 0.50.

AUX COLLECTIONNEURS

A céder une collection complète du Père Peinard, en ses divers formats et différents modes de publication, depuis 1889 jusqu'à ce jour, au prix de 200 francs.

S'adresser aux bureaux du Père Peinard 15, rue Lavieuville.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	aux bureaux	francs
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Ponget (broch.)	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896...	0.	0.
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, fasc. de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.50
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusetés de l'Exil, par O. Malato, le volume.....	2.50	
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : GRANDIDIER
 Imprimerie GRANDIDIER, 130, r. Lafayette, Paris

L'assistance et ses assistés.



L'administrateur. — Soyez gentille avec moi et nous ferons quelque chose pour vous.